

RÉMI CLOTTE



ROMAN

Rémi Clotte

Les Éléments oubliés

© Rémi Clotte, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9434-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1^{re} partie : Fuir

Chapitre 1 : Le grand jour

En quittant Whangarei, je m'éloignais de tout ce que j'avais toujours connu. Je laissais derrière moi mes amis, ma mère, notre maison, le confort, et les habitudes du quotidien. J'abandonnais beaucoup, mais faire table rase du passé m'ouvrait un nouvel horizon. Celui de l'inconnu, de l'immensité, de la liberté. Et, alors que je dépassais les dernières habitations du centre-ville, je me sentais confiante. Pour la première fois depuis des mois, des années, l'avenir n'était plus cadenassé.

L'aube était à peine là. Les premières lueurs dessinaient mon ombre dans les ruelles désertées. Elle s'élançait loin devant moi comme pour me montrer la direction. Je la suivais doucement, jetant de réguliers coups d'œil aux alentours. Il ne fallait pas qu'on nous repère. J'avais fait exprès de partir au petit matin. À cette heure-ci, personne n'est dehors, et ceux qui ont déjà quitté leur tanière sont généralement bien trop fatigués pour prêter attention à quoi que ce soit. Néanmoins, il régnait un étrange et pesant silence. Une tranquillité sinistre qui me donnait le sentiment d'être observée. Que se passerait-il si un voisin me dénonçait ? L'avenir serait peut-être bien plus verrouillé qu'il ne l'était auparavant... Plus je songeais à cela, plus la pression montait. Plus je songeais à cela, plus j'entendais la brouette grincer. Je craignais que son tapage nous attire les foudres du voisinage, que quelqu'un nous reconnaisse, appelle ma mère et tue dans l'œuf cette épopée qui concentrait mes plus profondes aspirations. Alors j'accélérais le pas, ce qui avait pour seul effet d'accentuer le grincement. Un bruit métallique strident au lever du jour. On avait fait mieux en termes de discrétion.

Dans la brouette reposait mon frère, Callum, que j'avais pris soin de cacher à l'aide de draps et de couettes. Il dormait. Depuis des mois. Il dormait sans aucune intention de se réveiller. C'est en tout cas ce que les médecins de l'hôpital nous avaient annoncé afin de justifier son retour à la maison. Selon eux, son coma était sans espoir. Il avait sombré pour une raison inconnue, et ne s'en sortirait certainement jamais. Quel tissu d'absurdités ! J'avais la conviction qu'il était là, bien vivant, et malencontreusement enfermé dans ce cocon.

Avant de plonger dans cet interminable sommeil, Callum avait été une chenille gloutonne de la vie. Jamais rassasié, il avait arboré un fier sourire en toutes circonstances jusqu'à atteindre sa majorité. Mon frère avait ensuite débuté sa

mue en tombant dans ce que tous percevaient comme un coma. Ce n'était pas un coma, mais une transition. Le stade de la chrysalide renfermait les changements à venir. Callum avait seulement besoin d'un coup de pouce pour achever sa métamorphose. Cette aventure déclencherait son éclosion, son émergence, sa délivrance vis-à-vis de cette pesante carapace. Papillon magnifique, il s'élèverait pour célébrer la vie et la couleur. J'ignorais comment l'aider à poursuivre la transformation, mais j'étais sûre de moi. Dans sa léthargie, Callum préparait sa renaissance. C'était une évidence, car mon frère ne m'aurait jamais laissée sur le bas-côté sans explications. Il n'aurait jamais oublié sa petite sœur.

Je ne comprenais pas les médecins et leur résignation. Il fallait persévérer. Il fallait tenter de le stimuler par je ne sais quel moyen. Il fallait essayer quelque chose. N'importe quoi d'autre que l'attente. D'ailleurs, qu'attendaient-ils ? Qu'il se réveille sans raison ? C'était ça leur plan ? Autant dire qu'un tel plan équivalait à jouer à la loterie. Je n'avais aucune envie de confier la vie de mon frère aux griffes du hasard.

Alors j'avais pris la décision de fuguer. Sans avertir ma mère, qui acceptait docilement la débâcle assumée des médecins. Sans avertir personne pour ne pas prendre le risque d'être dissuadée.

Mon projet consistait à rejoindre New Plymouth, ville située à quelques centaines de kilomètres de là, où vivait notre grand-mère. Je n'avais pas pu la prévenir de notre visite car, depuis une dispute avec notre mère des années plus tôt, cette dernière avait coupé tous les ponts entre nous et grand-mère. Heureusement, j'avais une vague idée de l'endroit où elle habitait.

Mes souvenirs d'elle étaient flous. Je n'étais qu'une gamine la dernière fois que je l'avais vue. Je me rappelais surtout ses histoires mystérieuses et fascinantes. Des contes inspirés de ses voyages et peuplés de lieux et de créatures parfois réels, parfois inventés. Alors que je n'avais même pas dix ans, elle m'avait glissé un stylo entre les doigts et lancé un défi : « Et maintenant Isla, à toi de me raconter des histoires. » Je me rappelle lui avoir rétorqué que moi, je n'avais pas voyagé, que je n'avais rien à écrire. Elle m'avait répondu : « Tu n'as peut-être pas beaucoup vécu, mais tu as quelque chose que je n'ai plus. À ton âge, on a peu de souvenirs, mais beaucoup d'espace à combler. Et cet espace, tu peux le remplir d'imaginaire. Alors, profite-en, écris, et quand tu fais face au vide, remplis-le de magie. » Voilà comment je me suis mise à écrire. Voilà comment je me suis mise à inventer ma réalité.

Pour le reste, grand-mère incarnait une sorte d'insoumission mystique. Toujours vêtue de longues robes amples et colorées, les cheveux grisonnants ébouriffés, les pieds constamment dénudés. Surtout, sa façon de vivre détonnait. Sa maison était étroite, faite de bois usé, et son sol craquait sous chaque pas. L'intérieur était surchargé d'étranges bibelots à l'utilité inconnue, ce qui témoignait de ses pouvoirs surnaturels. Il y avait aussi des dizaines de plantes poussant librement et dont les corps se fondaient dans l'ossature fissurée de la cabane. Pour couronner le tout, elle ne quittait jamais son verre rempli d'eau bouillante où un drôle de mélange d'herbes et de feuilles infusait des heures durant. J'ignore toujours de quoi il s'agissait.

Grand-mère était une anticonformiste de nature, une aventurière et une battante. Elle, elle n'aurait jamais cédé au fatalisme. Envers et contre tout, elle aurait cherché, comme j'étais en train de le faire, une solution hors des sentiers battus pour raviver Callum. Grand-mère serait inévitablement une alliée. L'important était d'arriver à bon port sans m'attirer d'ennuis. Pour ce faire, j'avais des vivres, du matériel de randonnée, et cette brouette rouillée.

Avant de m'enfuir, j'avais envisagé différentes manières d'atteindre New Plymouth. D'abord, demander de l'aide à une connaissance capable de conduire une voiture. Ensuite, emprunter les transports en commun. Mais ces options m'avaient semblé trop incertaines, car trop exposées à la bienveillance inutile des uns et des autres. Je craignais d'être ramenée à la raison, d'être découragée d'entreprendre un tel voyage. Alors, j'avais pris la décision de me lancer dans ce périple en solitaire. Le problème était l'état végétatif de Callum. Comment parcourir des centaines de kilomètres avec une telle charge sur les bras ? J'avais songé à dérober un fauteuil roulant à l'hôpital, ou un caddie de supermarché... Et puis j'avais remarqué dans notre jardin cette brouette dont personne ne s'était servi depuis des années. Elle s'était imposée comme une évidence. Grâce à elle, j'allais pouvoir transporter mon frère en passant plus ou moins inaperçue. Mon intention était de marcher jusqu'à épuisement, avant d'éventuellement miser sur l'autostop. Mentir m'aiderait à dissimuler le coma de mon frère. J'avais déjà deux ou trois scénarios en tête pour parer à d'éventuelles attaques de curieux. J'empruntais une voie accidentée, mais il n'y avait pas d'autre option. Je ne pouvais compter que sur moi-même.

En périphérie de la ville, je me suis retrouvée sur l'immense parking de l'effrayant hypermarché où travaillait ma mère. Elle passait ses jours et ses nuits dans cette grande boîte en tôle, enfermée, à offrir des sourires serviles aux clients. « C'est le seul moyen pour que je vous sorte de cette misère », disait-elle lorsqu'on se plaignait de ses absences répétées. Dans sa vision des choses, ce n'était pas en nous élevant que nous allions pouvoir voler de nos propres ailes, mais bien en nous alourdissant du poids d'objets inutiles. Ma mère était manipulée, conditionnée, standardisée comme les marchandises qu'elle vendait à longueur de journée. La seule misère qu'il fallait fuir, c'était cette grande boîte en tôle aux contours trop droits. Mais ça, elle ne le comprenait pas. Il est clair que je ne m'évadais pas uniquement pour Callum, mais aussi pour moi. Pour ne pas céder à l'étroitesse d'une vie conventionnelle. Pour être guidée par autre chose que des fantasmes montés de toutes pièces par les magnats de la publicité, ou par je ne sais quel beau parleur qui comptait nous imposer sa manière de vivre. J'étais naïve, sans doute. J'étais utopiste, probablement. Mais est-ce un crime de s'imaginer libre ?

Cet hypermarché représentait tout ce qui me rebutait. Malheureusement, le monstre était trop puissant pour un si petit bout de femme que moi. Ma seule protestation a été symbolique : un crachat dans sa direction. Comme pour évacuer le poison d'une vie calibrée qui, il faut bien l'avouer, m'avait déjà gagnée puisque j'étais un parfait produit de la société. En partant, j'entendais me sauver du quotidien régulé auquel j'étais promise, comme l'étaient promis tous les gens de ma génération. J'entendais rêver quelques instants au moins, pour résister à la morne réalité.

Les derniers bâtiments ont disparu dans mon dos. J'étais sur la *State Highway 1* (SH1), la plus longue route de la Nouvelle-Zélande et l'une des plus fréquentées. Toujours par souci de discrétion, je me suis écartée. C'était plus sûr d'éviter les grands axes. D'après ma carte du pays, un autre chemin allait vers le sud en coupant à travers champs. Ce genre de route ne trouvait d'utilité que chez les paysans du coin, pour qui croiser un porteur de brouette relevait d'une banalité invisible. Mes cheveux coupés courts, mon jean usé et mon T-shirt blanc surtaillé me déguisaient en garçon de ferme. Nul doute que je me fondais dans leur décor.

On nous avait toujours, à Callum et à moi, attribué le sexe de l'autre. Nous

faisions pratiquement la même taille. Lui portait le visage fin de notre mère et une immense chevelure. Moi j'avais la mâchoire carrée, héritage de mon père décédé, et une coupe quasi militaire qui me donnait des airs de femme robuste. Nous n'entrons pas dans les cases, et ça nous amusait beaucoup. Les anciens les plus conservateurs nous fixaient souvent avec dédain. Ils ne disaient pas un mot, mais leurs regards appuyés suffisaient à exprimer leur ressenti. Lorsqu'on s'en rendait compte, on se jouait d'eux en les saluant avec une déférence exagérée. Pris de surprise, ils bafouillaient des formules de politesse trop révérencieuses pour être adressées à des adolescents. Alors on éclatait de rire et Callum imitait leur démarche guindée pendant que je surenchérisais en faisant des courbettes. On était des sales gosses, c'est vrai. Mais qu'est-ce qu'on se marrait ! Ce temps-là me manquait. Le Callum endormi était beaucoup trop sérieux à mon goût. Bref, tout ça pour dire que, pour une fois, mon costume de bonhomme allait me rendre d'immenses services.

J'ai marché toute la journée sans croiser grand monde donc sans avoir à courir, ni à mentir. C'était finalement assez simple de disparaître.

De temps à autre, je m'abritais pour faire des pauses. Mon rôle n'était pas à prendre à la légère. Je devais m'occuper de mon frère, j'étais son infirmière. Par chance, Callum n'était pas dans le même état que les autres comateux. Les docteurs avaient évoqué un fait étonnant : il semblait accepter de fournir un effort minimum pour survivre. Il respirait normalement, son cœur battait à un rythme stable, il était en mesure d'avaler et de digérer ce qu'on lui offrait à condition que les aliments soient sous forme liquide. Une alternance de jus de fruits et de lait suffisait à le rassasier étant donné son activité physique quasi inexistante. Je m'efforçais de verser les boissons entre ses lèvres à peine ouvertes. Veiller sur Callum n'était pas simple, mais loin d'être insurmontable.

Alors que l'obscurité gagnait du terrain, je me suis arrêtée à l'orée d'un bois. L'endroit offrait un emplacement idéal pour tout fugitif avide de tranquillité. J'ai installé notre camp non sans difficulté à quelques dizaines de mètres de la route, à l'abri des regards. Puis j'ai fait glisser Callum sur le sol de la tente. À ses côtés, j'ai déposé les deux seuls objets fétiches que j'avais pu emporter : son skateboard puisqu'il rêvait depuis toujours de devenir professionnel, et son iPod puisque la musique était sa religion. Ces quelques souvenirs de l'ancien Callum étaient indispensables à mes yeux. Ils étaient comme des reliques, comme des porte-bonheurs. Les abandonner, c'était abandonner une part de mon frère. Ces

bibelots, dont l'utilité semblait dérisoire pour un tel projet, méritaient bien leur place dans la liste des objets du strict nécessaire.

À mon tour, je me suis étendue par terre. Cette journée avait été éreintante. Mes bras alourdis par l'effort me brûlaient. Des ampoules se dessinaient à la base de mes doigts. Pendant quelques secondes, j'ai douté de la qualité de mes plans. Étais-je physiquement capable d'assumer seule une telle aventure ? Puis je me suis reprise. Peu importe la durée du voyage, l'important était de réveiller Callum. Je prendrais le temps réclamé par mon corps, mais j'y arriverais.

Bien sûr, j'avais peur aussi. Peur d'être rattrapée, peur d'être ramenée au point de départ. Mais j'avais plus peur encore de l'inaction, de la renonciation qui semblait être la norme chez tous les autres. Avant de m'enfuir, je craignais que mon frère à demi mort soit privé d'existence pour le restant de ses jours. Alors, quoi qu'il advienne, j'étais fière d'avoir poussé un cri avant que ma voix ne soit elle aussi étouffée. Car, je l'admets, je redoutais qu'il m'arrive la même chose qu'à Callum. Je redoutais d'être enfermée à mon tour si je ne me révoltais pas. Peut-être pas sous la forme d'un coma, mais la sujétion, quelle qu'elle soit, revient à l'anéantissement de toute vitalité. Sur les routes, j'étais moi-même. Je vivais à ma guise. Que nous réservait demain ? Je l'ignorais, mais cette première journée de cavale était pleine de promesses.